

25 nov. 1936.

Marseille libre

25. Nov. 1936

André Gide contre l'U. R. S. S. ou le retour ^P de l'enfant prodigue

par Jacques SAINT-GERMAIN

« L'Emancipation Nationale » a souligné avec vigueur l'importance capitale du petit livre d'André Gide: « Retour d'U.R.S.S. ». Le parti populaire français a eu raison de consacrer la plus large place à la diffusion des faits et des idées du célèbre écrivain.

Ce n'est point qu'en eux-mêmes ces faits et ces idées nous aient appris du nouveau sur le paradis stalinien. André Gide n'a fait que reprendre une à une les positions que Jacques Doriot avait défendues et illustrées si magistralement dans son discours de Saint-Denis: « Pour une France libre ».

Le message que l'auteur des « Nourritures terrestres » a rapporté de Moscou, porté en effet sur trois points essentiels:

L'expérience économique de l'U.R.S.S. consacre la faillite du marxisme

La qualité des produits est lamentable. « On achète par grand besoin, mais non jamais par gourmandise... Tout est affreux... Les légumes et les fruits sont, sinon mauvais, du moins médiocres; l'exquis cède à l'ordinaire, c'est-à-dire au plus abondant. » D'où cette conclusion qui ruine d'un seul coup tout le système de distribution utilisé en U.R.S.S.: « Le goût ne s'affine que si la comparaison est permise; et il n'y a pas à choisir. Pas de « X habille mieux ». Force est ici de préférer ce que l'on vous offre; c'est à prendre ou à laisser. Du moment que l'Etat est à la fois fabricant, acheteur et vendeur, le progrès de la qualité reste en raison du progrès de la culture.

« Alors je pense, poursuit André Gide avec force, à tous ceux de chez nous qui, du grand industriel au petit commerçant, se tourmentent et s'ingénient: qu'inventer qui flatterait le goût du public? Avec quelle astuce chacun d'eux cherche à découvrir par quel raffinement il pourra supplanter un rival! De tout cela, l'Etat n'a cure, car l'Etat n'a pas de rival. Et c'est ainsi que l'on explique trop aisément la mauvaise qualité de tout en U.R.S.S. et l'absence de goût du public. »

INDUSTRIE SOCIALE DE

L'EXPERIENCE SOCIALE DE L'U. R. S. S. A FAIT EGALEMENT FAILLITE

Le stakhanovisme (travail à la chaîne) n'a été inventé que parce que, n'ayant aucun intérêt personnel, les travailleurs russes ne faisaient rien et semblaient dans l'indolence de leur race. Le rétablissement de l'inégalité des salaires, pourtant si contraire au principe marxiste : à besoins égaux, salaires égaux, y trouve aussi son explication. Une inégalité de plus en plus profonde des classes se manifeste. Les Kolkozos (fermes collectives) qui ont un rendement exceptionnel jouissent de nombreux privilèges.

Certes de nombreux clubs ouvriers, des maisons de repos, des sanatoria, des hôtels de stations balnéaires ont été construits. « Mais ceux qui en profitent sont de nouveau des privilégiés. En général, sont favorisés les plus méritants, mais à condition toutefois qu'ils soient conformes, bien « dans la ligne » ; et ne bénéficient d'avantages que ceux-ci ».

André Gide raconte qu'il visita un hôtel magnifique et flambant neuf, à Sinop. L'aspect extérieur était parfait ; chaque chambre avait sa salle de bains, sa terrasse particulière : la cuisine s'avérait excellente. A côté de l'hôtel une ferme collective avait été édiflée pour l'approvisionnement, avec une étable modèle, une porcherie modèle, et jusqu'à un pondeur avec box particulier pour chaque poule ! Bref, le dernier cri du confort !

Mais « si l'on traverse le ruisseau qui délimite la ferme, on tombe sur un alignement de taudis. Les habitants y logent à quatre, dans une pièce de deux mètres cinquante sur deux mètres. Le repas, au restaurant, coûte deux roubles, luxe que ne peuvent se permettre ceux dont le salaire n'est que de 75 roubles par mois. Ils doivent se contenter, en plus du pain, d'un poisson sec ».

Et de conclure « comment n'être pas choqué par le mépris, ou tout au moins l'indifférence que ceux qui sont et qui se sentent « du bon côté », marquent à l'égard des « inférieurs », des domestiques, des manœuvres, des hommes et des femmes de journée et, j'allais dire : des pauvres. Il n'y a plus de classes en U. R. S. S., c'est entendu. Mais il y a des pauvres. Il y en a trop : beaucoup trop. J'espérais pourtant bien ne plus en voir, ou même plus exactement : c'est

pour ne plus en voir que j'étais venu en U. R. S. S. ».

L'EXPERIENCE DEMOCRATIQUE A ABOUTI A LA PIRE DES DICTATURES

La presse d'opposition est muselée. Aucune pensée libre n'est possible. La culture, volonté pour l'écrivain de s'opposer, de dire la vérité, est morte. « Ce que l'on demande à présent, c'est l'acceptation, le conformisme. Ce que l'on veut et exige, c'est une approbation de tout ce qui se fait en U.R.S.S. D'autre part, la moindre protestation, la moindre critique est passible des pires peines et du reste aussitôt étouffée. Et je doute qu'en aucun pays aujourd'hui fut-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif, plus vassalisé ».



Est-ce net ? Où pourrait-on trouver une condamnation plus implacable, plus précise, plus motivée ?

Néanmoins, disions nous, l'essentiel du livre d'André Gide n'est pas là. Car il y a beau temps que Jacques Doriot, ainsi que de nombreux écrivains et philosophes ont dénoncé en de semblables termes la prodigieuse imposture de l'U.R.S.S.

L'essentiel du témoignage que nous apporte André Gide réside bien plutôt dans l'autorité indiscutable de son auteur.

Il s'agit d'un homme libre, sincère, franc, insoupçonné de partialité. André Gide avait tout quitté, tout rompu, pour suivre le grand courant de fraternité qui l'entraînait vers l'expérience soviétique. En dénonçant la vérité avec un aussi tranquille courage, en avouant qu'il s'est trompé, cet homme au déclin de la vie a donc accepté de rompre une seconde fois avec le monde.

C'est pourquoi son message aura un immense retentissement dans le pays.

Jacques SAINT-GERMAIN